



## Vigile de Pâques, Illfurth. Samedi 26 mars 2016. Lecture Luc 24/1-12.

« Papet, je viens d'arrêter la pendule dans la maison de Monsieur Jean ». Il avait parlé d'une voix de mirliton. Ses paupières battirent rapidement, et firent sauter des larmes sur un sourire grimaçant.

C'est comme cela qu'Ugolin, un des personnages centraux de Jean de FLORETTE, roman écrit par Marcel PAGNOL annonce au papet la mort de Monsieur Jean. Le Papet lui répond : « Mange tranquillement, et ensuite tu retourneras là-haut faire la veillée avec ces femmes. Puisque tu as cette maladie de pleurer, va pleurer avec elles ! Au moins, ça servira à quelque chose ».

Il y a une cinquantaine d'années, il y avait tout un rituel autour de la mort, une organisation de l'événement, certains d'entre vous ont peut-être connu encore cela. Ceux qui font partie de ma génération l'ont découvert à travers la littérature. Et c'était les femmes qui faisaient beaucoup de choses en présence de la mort : pour oublier, mais probablement, plus encore pour aider les autres à oublier qu'il n'y a rien à faire.

L'ordre mis dans la maison, le lit mortuaire bien dressé, avec à côté le buis béni ou la bible, les pendules arrêtées, les miroirs voilés, les vêtements brossés et pourvus de crêpes, ... la mort se voit intégrée dans le courant de la vie. Face à la mort l'homme a besoin de faire quelque chose : après les attentats en France ou ailleurs, les personnes se retrouvent, allument une bougie, écrivent des mots d'espérance sur les pavés, se prennent dans les bras. Aujourd'hui tout va très vite, trop vite, plus de veillée, de moins en moins de rites et c'est peut-être pour cela que de plus en plus souvent le processus de deuil devient pathologique.

Dans notre récit, c'est la même démarche pour les femmes : les aromates pour parfumer un cadavre, pour donner un sens à ce qui n'en n'a pas.

Ce récit est fait pour être dérangeant et énigmatique, il est fait pour que nous nous interroguions sur les fondements de notre foi.

Le plus étonnant est la manière dont l'évangéliste Luc relate cet événement. Les femmes au tombeau sont déconcertées, interloquées, stupéfaites, puis elles sont saisies de crainte, elles ont la trouille. Si on relit le récit, on ne sait pas trop si cette peur est liée aux deux personnes aux vêtements éblouissants ou à la disparition du corps de Jésus : les deux certainement.

Pourtant ces femmes ne font qu'accomplir un devoir sacré. Elles vont s'occuper de la personne d'un mort, pour le préserver de la putréfaction. Mais rien ne va se passer comme elles l'attendaient.

Elles se préparaient à rencontrer la mort sous la forme d'un cadavre supplicié, mais elles sont confrontées au vide, au tombeau vide. Et ce vide provoque la peur.

Mais cette peur qui surgit du tombeau n'est pas limitée à un récit religieux qui a été écrit il y a bien longtemps maintenant. Cette peur est toujours présente dans notre vie de croyant. Et cette peur, c'est la peur de croire ou non en un Dieu vivant.

Ces femmes allaient adorer les restes de celui qu'elles avaient considéré comme le Fils de Dieu qui s'était manifesté dans leur existence et l'avait bouleversée.

Elles ont cru qu'elles venaient adorer la dépouille du Fils de Dieu mort et enterré, et il n'y a rien !

Ce n'est pas un cadavre que découvrent les femmes, mais le vide, le vide immense et effrayant. Le psychanalyste Sigmund FREUD disait qu'au fond personne ne croit à sa propre mort et que dans son inconscient chacun est persuadé de son immortalité. Mon expérience de pasteur et d'aumônier des hôpitaux me ferait dire les choses autrement. Il y a des moments dans la vie où nous expérimentons au plus profond de nous-même cette finitude. Ce vide, cette sensation de vertige indéfinissable nous prend aux tripes lorsque nous réalisons que nous sommes des êtres éphémères, de passage sur terre. Nous sommes les seuls êtres vivants à savoir véritablement que nous allons mourir. Cette angoisse existentielle face au néant fait surgir du profond de nous-même de nombreuses questions au sujet de la mort et donc au sujet de la vie. Pourtant le constat est toujours semblable : la mort est présente, elle enlève les êtres qui nous sont chers sans que nous ne puissions rien faire si ce n'est pleurer et parfois se révolter. La douleur, le manque de l'autre est tellement intense que certains disent qu'une partie d'eux même a disparu avec le décès de l'être aimé.

Face aux questions que nous nous posons quant à la fin de l'existence, il n'y a qu'une seule réponse illustrée par le tombeau vide. Au-delà du monde Dieu existe, il y a un avenir ailleurs pour chacun d'entre nous, « nous ne sommes pas jetés dans l'existence comme des graines aveugles par le fruit du hasard ». Dieu nous offre à la vie et c'est le plus beau cadeau. La mort fait partie de notre vie et ne doit plus nous effrayer. « Les quelques années que nous passons sur terre ne sont que les prémices de l'éternité ». Le tombeau vide fait de nous des femmes et des hommes libérés de toute peur, de toute angoisse. Désormais nous pouvons vivre pleinement, croquer la vie à pleine dents, profiter des joies que nous offre l'existence. Et quand la mort nous arrache les personnes que nous aimons, nous avons une espérance illustrée par ce tombeau vide. Et ce vide est alors rempli de tout l'amour que Dieu nous porte. La souffrance n'a aucun sens, la mort non plus d'ailleurs mais cette espérance nous aide à cheminer. Il y a peut-être une seule chose que la mort peut nous apprendre : c'est l'urgence d'aimer.

Le corps a disparu, il n'est pas ici : frustration générale. Que pouvons-nous y faire ? Est-ce qu'il y a un endroit où nous pouvons le retrouver ? Vite il faut chercher. Il nous faut ce

corps, c'est impossible de rester les mains vides. Avec un corps, même en mauvaise état, tout serait plus simple : plus facile de croire si nous avons un corps à adorer. Et puis avec un corps on peut commencer le travail de deuil.

Plus j'y pense et plus je me dis que Jésus ne voulait pas ça, il ne voulait pas nous laisser sans rien. Tout le long de son existence il a donné, il a tout donné. Sa vie c'était cela : n'être que dans le don. Son but était le bonheur de l'être humain. Avec lui ce bonheur devenait possible pour tous. Nous connaissons l'histoire : tous n'ont pas compris ce don total. En fait son corps a commencé à disparaître dès le début de son ministère. Il incarnait l'amour, il était l'amour. À chaque rencontre il se donnait totalement, un abandon de soi de trois ans. Et quand la mort est venue, au comble de l'amour, il n'y avait plus rien à lui prendre car il avait tout donné.

Le corps a disparu : c'est d'abord là, dans cette histoire d'amour de trois ans, que nous pouvons le retrouver. Avant ce tombeau vide Jésus a combattu la mort, la vie est devenue plus forte : l'amour est devenu plus fort que la mort. Jésus a relevé les morts, les pauvres, a parlé aux prostituées, a combattu les vents et les tempêtes, a guéri les lépreux, a donné un statut social à la femme qui perdait du sang, a partagé le pain et les poissons : il a donné, il a pardonné, il a aimé. À chaque instant de son ministère, il a montré que chaque être humain mérite respect, peu importe sa religion, sa couleur de peau, le pays d'où il vient : tous égaux au regard de Jésus. Et si nous oublions cela, nous le crucifions une deuxième fois. Mais si nous faisons notre cet amour, chaque matin devient un matin de Pâques. La recherche du corps disparu n'est pas finie. La quête du ressuscité, si elle se fait tout au long du ministère de Jésus, continue aujourd'hui dans notre vie, ici dans le Sundgau et ailleurs dans le monde.

Il est ici parmi nous, lui n'a pas changé, son message est le même : même message, même combat. Difficile de savoir où est le ressuscité maintenant : il est peut être assis là à côté de Franck, près de Sébastien et Cindy, où à côté de vous, Madame, ou juste derrière moi. Sans faire de la théologie ou de la psychologie de bas étage, j'aime à penser « non, je suis certaine qu'il est au milieu de nous ce soir, heureux de cette célébration commune, heureux des liens qui se tissent entre nos deux communautés ». Vivre pleinement cette semaine de Pâques, c'est se mettre tous en quête du ressuscité, c'est de faire sien ses gestes d'amour, c'est poser des actes de fraternité dont le monde a tellement besoin.

Notre devoir de chrétien est de s'engager, de montrer que, dans ce monde de folie, l'amour a le dernier mot.

La foi engage, elle oblige à se dresser contre toutes les injustices, elle oblige à prendre parti du côté des humains, elle m'engage socialement voire politiquement. Je ne peux pas répondre « oui » à l'appel de Dieu et rester bien sagement à la maison en attendant un monde meilleur.

Choisir de cheminer à côté du Christ, c'est choisir du même coup une vie de combat, une vie de militant, quitte à passer aux yeux du monde pour un ringard, un idéaliste ou un utopiste.

Choisir de cheminer à côté du Christ, ce n'est pas choisir une vie simple et tranquille mais c'est essayer de vivre l'Évangile au quotidien, ce même Évangile qui a bouleversé notre vie. C'est aussi annoncer à ceux qui ferment leur porte qu'une réalité nouvelle est possible pour tous. Comme le souligne Yves BERNARD : « La foi chrétienne crée en nous le courage d'être. C'est à partir de là que commence l'espérance chrétienne, non pas lointaine, à venir mais immédiate, pour aujourd'hui. Ici, là sur la terre, l'Esprit suscite des paroles et des actes qui font du royaume de Dieu une réalité déjà là, au milieu de nous ».

Oui, nous devons nous lever contre toutes les injustices, participer à la vie sociale et politique de notre ville. Nous devons nous battre pour que cesse la violence. La vie du chrétien ne se réduit pas à la participation au culte ou à la messe du dimanche matin, c'est un combat de chaque instant.

Croire Pâques, ce ne peut être que cela : parcourir les chemins pour découvrir sur quel chantier le Vivant nous attend. Allons-y avec d'autres, proches ou différents. Offrons un peu de notre temps, de notre pain, de nos muscles (le cœur est un muscle !) et surtout de notre espérance.

Cela s'appelle l'aurore. Car Pâques, c'est toujours un matin, c'est le matin de notre vie. C'est demain ? Non c'est déjà aujourd'hui dans chacune de nos existences. Et n'oubliez pas la seule chose que nous apprend la mort c'est qu'il est urgent d'aimer ; la suite appartient à Dieu !

Amen !